

ANDRÉ GIDE

PAR

HENRI GHÉON

O monde infiniment renouvelé, qui donc sous vos aspects divers reconnaîtra votre immortelle ressemblance ? — O nature perpétuellement semblable à tout et à toi-même, qui donc, qui donc en ta monotonie épuiserait le goût de tes formes nouvelles, l'interminable élan de tes rires et de tes harmonies — source d'amour que j'aime ?

A.G.

L'œuvre d'André Gide est comme la Nature et le même mystère l'enveloppe. On a comme un scrupule, une crainte à tenter de soulever le voile. L'Isis sacrée s'y cache, et l'on appréhende de ne point voir le visage réel de la déesse, même au prix d'un sacrilège... Et puis, on reste d'autant plus déconcerté devant elle, qu'elle est simple et tend les mains.

Voici une confession, des vers de sentiment, des traités sévères et badins, des poèmes, une satire, et enfin tout un livre de didactisme lyrique. Chacun de ces ouvrages pris à part sourit et accueille comme tout écrit sincère et bon ; que si l'on s'avise de les vouloir joindre et juger dans l'ensemble comme des parties d'une même œuvre, on croit être l'objet d'une raillerie de la part de l'auteur, et que celui-ci se réjouit de paraître contradictoire à lui-même, et de montrer ironiquement la multiplicité des ressources dont dispose son dilettantisme supérieur. Et ce sera l'opinion de ceux qui lisent et ne s'arrêtent pas, de tout le public qui croit avoir fait assez, quand il a feuilleté des pages et parcouru des lignes, comme si la substance du livre, inexprimée, ne se trouvait pas seulement hors des pages et entre les lignes.

André Gide n'est point un dilettante. Cette attitude vis-à-vis de l'existence et de l'art, si commune en ces temps et si fâcheuse qu'elle souille comme une injure le bon renom de sincérité à quoi doit tenir premièrement l'écrivain, cette attitude, dis-je, ne pouvait convenir à son tempérament de passionné, et si parfois l'ironie qu'il manie légèrement contre les autres, et même contre soi, autorise un pareil jugement, le reste de l'œuvre vient aussitôt le démentir. Le dilettante s'amuse de tout et ne croit à rien pour vouloir croire à tout ; la grande force d'André Gide réside précisément en la foi, et c'est elle qui donne le lien entre les ouvrages divers où se développe son âme croyante et rien que son âme. Car il a entrepris de s'exprimer dans ses livres en toute sincérité et il n'est point un seul d'entre eux qui ne marque une étape dans son histoire intellectuelle et morale. Si la stagnation manifeste le néant et si le propre de l'être est d'évoluer, André Gide aura vécu, et les étapes qu'il aura parcourues seront assez nombreuses pour refléter une vie, c'est-à-dire un voyage à travers des sensations multiples et des idées sans cesse renouvelées. L'artiste qui, ayant découvert une formule, la répète indéfiniment et s'y maintient, cesse de créer bientôt, car il arrive un jour où il ne trouve plus rien à dire qu'il n'ait déjà dit, et fatalement il recommence. Le vrai poète se sait homme et, calquant sa vie littéraire sur sa vie intime, il ne craint pas d'être différent aux yeux des autres comme à ses propres yeux.

Rien n'est plus admirable qu'une âme qui marche, dùt-elle errer longtemps dans des directions contraires ; elle trouvera un jour la bonne route, et la bonne route est toujours celle que l'on va suivre.

La complexité de cette évolution ne marque pas une volonté hésitante et un caractère flottant, mais au contraire une plus large humanité, plus complète, plus générale, susceptible de plus de compréhension et de plus d'amour, et la valeur de l'homme ne se mesure guère qu'à ses efforts, multipliés d'autant que les buts à atteindre lui sembleront plus nombreux. L'œuvre d'André Gide porte l'empreinte d'un éternel désir de savoir, de croire, d'aimer ; c'est pourquoi rien d'elle ne peut laisser indifférent celui qui l'a une fois approchée. L'âme qui s'éploie à travers le grand cycle sincère, qui va des *Cahiers d'André Walter* aux *Nourritures terrestres*, est la nôtre aussi entière qu'on la rêve, impressionnée de tout, intéressée de tout — religiosité, amour, spéculation, action, esprit et chair — notre âme toute savante et humble. Cette fois, il croit avoir atteint la vérité en la Nature "telle quelle", et peut-être était-ce vers celle-ci qu'il marchait... et elle qu'il aima en tous ces

modes, écartant peu à peu les voiles... Et puis ce qui traduit une âme nue, n'est-il pas selon la nature ?

§

Voici un jeune homme — c'est ainsi du moins que nous le montrent les *Poésies* et les *Cahiers d'André Walter* — d'âme tendre et pure, de sensibilité affinée, d'esprit studieux et rêveur. Il ne connaît rien de la vie ; il a beaucoup lu, beaucoup appris, il a contemplé des paysages, mais il est resté docile à la règle qu'ont su lui imposer l'atavisme religieux et l'éducation protestante de parents rigides. Il entre dans l'existence avec joie, car les livres n'ont pas donné satisfaction à ce que sa nature jeune et passionnée désire. Il veut vivre, mais la qualité de ses sentiments lui interdit le "jour à jour", la banalité dont se contentent les jeunes gens de son âge, et il veut une *raison de vivre*. Pourquoi est-il né ? pourquoi doit-il agir ? Le problème de la Destinée se pose à cet esprit ardent ; il lui faut croire à quelque chose, il ne vivra pas sans croire. Et dès lors il essaie de fuir l'atmosphère des logiques inutiles et des nuits sans actes. Il attend l'aurore et plusieurs fois il la croit voir ; il tente d'aller à sa rencontre et quand un jour elle se lève, il part. Il baigne en pleine vie, et il espère trouver en celle-ci la raison d'être de son âme ; mais il s'aperçoit qu'elle est très différente de lui. Les paysages n'éveillent en lui que des tristesses, et quand un désir par hasard lui vient, il trouve une porte fermée. Son âme ne voit que laideur et qu'ennui, elle va à la dérive en quête d'un refuge, par ce pays qui n'est certes pas le sien, par cette destinée qu'elle n'a pas choisie... Et enfin, il voudrait bien croire... placer en Dieu le but de son existence, mais le peut-il ? Et désespéré il s'écrie :

Je crois que ce que nous avons de mieux à faire
Ce serait de tâcher de nous endormir...

Or, ce but nécessaire qui motive sa présence sur cette terre, il pense un jour le trouver en l'amour. L'éclosion en a été préparée lentement par une longue intimité avec celle qui est presque sa sœur, Emmanuèle, une cousine orpheline recueillie jadis par la mère de Walter. Il a entrepris l'éducation de cette âme, il a voulu la faire semblable à lui, de façon à en être compris, et la trouver là comme une compagne et comme une confidente. Il n'a point songé, certes, qu'il pourrait la désirer un jour autrement, et ç'a été une affection pure qui a mis en présence deux esprits avides de connaître et de se pénétrer en une admiration commune des livres et des choses. Ils se sont exaltés aux violences de Shakespeare et aux sublinités de Pascal, ils ont étudié les philosophes et

discuté sur la religion, ils ont fait des promenades au soir et se sont laissés prendre au charme de l'atmosphère et de l'heure. Et ils ne se sont pas aperçus de cette union spirituelle, qui menaçait, un jour, bientôt peut-être, d'effleurer leur chair et de mordre leur cœur. Et quand ils en prenaient conscience, quand ils en acceptaient l'avenir peut-être, et les joies passionnées, les événements sont venus les séparer. Ainsi André Walter a cru toucher le but, il allait vivre enfin pour quelque chose, et la Destinée encore une fois le leurre... Son espoir a été trop grand pour s'évanouir si vite, toutes les puissances d'exaltation qui couvent en lui, refoulées depuis longtemps, surgissent : et l'impérieux désir de vivre et d'agir se tourne en une crise de mysticisme, où la douleur devient une joie et le martyre une gloire. Oui, le but de sa vie est l'amour, et en ce jour plus qu'hier, car les chairs sont séparées : "Les âmes mieux que les corps peuvent s'étreindre avec délire." Mais pour soutenir ce rôle sincère, il faut la Foi ; il croit. De cet accès passionnel l'hérédité religieuse triomphe : l'ascétisme mate la chair qui veut se révolter, la prière tue l'esprit qui jette un cri de doute. C'est la lutte la plus effroyable qui soit, entre la passion, la logique et la croyance, tant qu'elle brise l'âme qui la contient.

André Gide nous a dit la fin d'André Walter emporté par une fièvre cérébrale. Il n'en est rien. Après la crise, sont venus l'apaisement et la philosophie sereine d'une vie d'étude et de foi. Walter a conquis son idéal ; la croyance s'est installée fermement dans son âme ; il a compris que rien n'existait, hors de la spéculation et de la prière : le corps définitivement est vaincu, le philosophe se repose en sa contemplation. Comme la Vie est loin à cette heure, cette Vie de matérialités qu'il vient de repousser. L'esprit lucide, la chair apaisée, il ne la contemple plus qu'à travers les philosophies... Son entendement très clair et très net est rompu de longtemps aux exercices du raisonnement. Il aime la logique à l'égal de l'action, et dans cette période de quiétude elle reprend ses droits premiers. La mathématique l'a jadis séduit, il éprouve encore des ivresses devant un nombre et croit scruter l'infini en résolvant une équation. Aussi son goût pour les logiciens s'affirma prépondérant (Kant, Stuart Mill) et quand il s'est agi intellectuellement de chercher une raison au monde, il est allé aux philosophes capables de le démontrer mathématiquement. Il a aimé Spinoza avec passion, Spinoza qui de quelques définitions et axiomes sut déduire Dieu, la Nature, les hommes et toute une morale, Spinoza le rigoureux raisonneur et le plus grand des intellectuels, qui proclama la suprématie de l'entendement sur les passions. Comme lui, en pensant, il croit se rapprocher de Dieu. Il l'a aimé

pour cette sérénité, pour cette harmonie de pensée par quoi il a été créateur, et il l'envie d'avoir vu le monde à travers son œuvre, c'est-à-dire à travers son esprit. Mais lui aussi veut créer son monde, car le seul univers véritable est celui qu'on conçoit et les phénomènes n'ont d'importance que comme manifestations extérieures d'une vérité cachée, et prenant le mythe de Narcisse il montre ce que nous sommes en face des choses, comment celles-ci valent en tant que symboles, c'est-à-dire qu'apparences, et comment le poète ou le penseur est chargé de découvrir derrière elles l'essence. C'est l'orgueil dernier du sujet "qui conçoit et ne peut être conçu", et penché sur l'eau reflétant les formes fugitives, Narcisse voulant voir enfin une chose qui soit, ne trouve que son image. Dès lors, le monde extérieur n'est plus rien pour lui, toute la vérité est dans l'esprit. "Que faire ? — Contempler." Il ne s'arrêtera plus aux accidents de la route, ni à ces "vains désirs", qui apparaissent et disparaissent et ne sont point des buts, mais des obstacles. Et il proclame dans *La Tentative amoureuse* que la fin dernière c'est Dieu. "Nous ne le perdrons pas de vue car on le voit à travers chaque chose", et la foi, aidée ainsi de la spéculation, en une sorte d'intellectualisme mystique, lui fait une âme belle et joyeuse, une âme droite comme une ligne, nullement déterminée par l'extérieur et qui va à travers les choses, devinant le sens intime de chacune d'elles, suivant une morale supérieure.

Et il songe à ce que serait cette vie, s'il savait sortir de la spéculation et de la sérénité pour aller vers l'action, et Urien c'est encore Walter, comme c'était Narcisse, comme ce sera Ménalque. Ces voyageurs de la Destinée, ils s'aventurent sur l'océan éternel des choses poussés par une seule idée, celle par quoi leur âme est vivifiée, cette raison de vivre qui tourmenta si fort André Walter, Dieu peut-être, en tout cas l'inconnu et l'idéal. L'Orion sillonne l'océan pathétique semé d'îles troublantes, ces tentations que chacun trouve sur son chemin ; les uns y restent dévorés de passion, d'autres en gardent un éternel trouble, mais Urien et ses amis qui savent résister échappent enfin : le Désir est mort en eux. Et sur la mer des Sargasses, voilà l'ennui, le chemin qui s'éternise tant qu'on croit le refaire sans cesse ; ces âmes ont repoussé les joies passagères qui s'offraient, elles errent vides de désir. Mais le but blanchit, et c'est la mer de glace avec les souffrances et le froid. L'espoir renaît même en ces contrées de pire détresse ; l'idéal soutient les volontés trempées aux épreuves ; il les guide vers d'autres plus rudes, et comme ils pourraient retourner vers des climats plus cléments, une vie plus modeste et plus douce, les voyageurs préfèrent "les rives les plus dures", pourvu qu'elles soient

"futures", par une folie d'héroïsme. Et quand ils croient toucher le but, ils ne peuvent plus avancer. Mais ils ont vécu, ils ont eu toute la joie que la vie est susceptible de donner, la joie de l'effort, fût-il vain, la joie de la volonté, dût-elle ne rien atteindre. Ils ont eu un but, une raison de vivre, c'est assez.

Mais on ne renie pas impunément la nature, et l'âme brûlante d'André Gide — puisque, en somme, il ne s'agit que de lui — a trop longtemps porté le poids d'un intellectuelisme factice. Un jour, au contact, dit-il, d'une civilisation et d'une religion différentes, il a compris que pour être hautaine et belle, son attitude n'était pas la seule, et que, édifier une existence sur une croyance ou sur une philosophie, pour marquer une singulière force de caractère, pouvait aussi apparaître comme le fait d'un caractère étroit. Il a vu que, en vivant suivant une idée devenue bientôt une coutume, il ne se distinguait pas autrement de ceux qui mènent l'existence banale des habitudes, des visites et des repas, et montrent l'exemple de la plus parfaite stagnation. Placer le but si loin, n'était-ce pas un peu le nier, et ne risquait-il pas de ne plus avancer, à force de ne jamais l'atteindre ? Son âme devait un jour se lasser d'une émotion à vide, artificielle, créée par l'hérédité, l'éducation et l'habitude, pour étaler enfin ses trésors de ferveur et de passion. C'est ce qui fut. Les choses qu'il dédaigna — symboles — qu'il considéra longtemps comme de simples apparences, sous lesquelles il aimait seulement son esprit, ces choses, un jour, lui parurent belles en soi, susceptibles de provoquer l'admiration par leur seule forme, et peu à peu il comprit que la vérité était là, dans ce monde qui l'entourait et dont l'avaient séparé les croyances et les philosophies. Outre l'éternel optimisme que lui donna à jamais Emerson, le philosophe qui a peut-être eu sur lui la plus grande influence, il trouva dans Goethe et dans Leibniz la matière d'un nouveau panthéisme, non plus celui, mathématique et intellectuel, de Spinoza, mais vivant, proclamant la force maîtresse du monde, la force qui déjà tient en la plus infime monade et qui fait que les plantes naissent, grandissent, fleurissent, que les animaux vivent et se reproduisent et que l'homme agit et s'émeut. Dieu est la nature et Dieu est toute chose, et il a pu s'écrier avec Goethe : "Aussi loin que l'oreille, aussi loin que l'œil puisse l'atteindre, tu ne trouves que le connu qui lui ressemble, et le vol enflammé de ton esprit, si haut qu'il s'élève, a bien assez du symbole, assez de l'image : tu es attiré, entraîné, ravi ; où que tu t'avances, le chemin et le lieu se parent ; tu ne comptes plus le temps, et chaque pas est l'immensité."

Mais avant de vivre enfin selon la nature, André Gide a voulu se débarrasser de ses habitudes de pensée et

d'existence, et il a revêcu, ironiquement, l'état ancien dans *Paludes*, où l'on sent frémir la révolte nouvelle, et où l'on voit se dresser le reniement du passé. "Tu travailles ?" dit Hubert : l'application inutile à l'existence, l'étude vaine, la pensée éternellement monotone, tout cela tient dans cette phrase, et Gide clamerait, illuminé : "Mais ! vivez donc !"

Vivre, c'est cultiver sa sensibilité, ouvrir son âme à tous les frissons, sans que la raison vienne lui rappeler la logique froide, dont elle l'a longtemps engourdie ; c'est voir, entendre, sentir, et porter sa ferveur sur les choses compagnes ; c'est avoir conscience qu'on est et qu'on fait partie de cette nature qui vous baigne ; c'est se fondre en elle et être heureux de son spectacle seul. Aussi Ménalque fuira la ville et tous les lieux de piétinement où l'âme, dans l'automatisme des habitudes, n'est plus capable d'un sentiment neuf de désir ou d'amour, il fuira tout ce qui s'oppose à un contact direct avec la vie universelle, à la fraîcheur d'une impression par l'accumulation des souvenirs et des idées ; il fuira la médiocrité d'une vie trop prévue et d'une étude perpétuelle qui fait rentrer l'être en lui-même, quand sa seule fonction est d'en sortir. Il multipliera ses sensations par de continuels voyages, et il étendra son domaine humain de tous les pays qu'il aura parcourus et aimés, et plus ils seront différents, plus il se sentira vivre, car chaque fois l'impression éveillée en lui sera neuve et lui révélera une partie de son être qu'il ne connaissait pas. Il veut adorer "à travers indistinctement toute chose", et ce qu'il poursuit, c'est encore Dieu certes, mais un Dieu tout proche, qui ne demande point de sacrifices et au contraire exalte les puissances d'émotion aux dépens de l'entendement. La sensibilité d'André Gide, libérée cette fois des entraves du dogme et de la raison, s'exaltera toute à célébrer les *Nourritures terrestres*.

§

Par cette histoire intellectuelle et morale qu'il était nécessaire de tracer, on s'explique la diversité des ouvrages de Gide et comment il n'usa jamais du même moyen d'expression deux fois. Mais qu'il écrive un Journal, ou des Traités, ou des Poèmes, il reste lui, et parmi les différences en apparence radicales qu'on peut constater entre les tendances de ses livres, et dont j'ai essayé de montrer l'unité évolutive, on trouve une personnalité constante faite de quelques traits principaux, dont varie seulement l'importance respective. Plus ou moins en relief, il n'est pas une œuvre de Gide qui ne les contienne tous, et Ménalque à bien considérer est le frère de Walter, bien plus il est Walter lui-même. D'abord, on a

pu le voir, André Gide est un sensitif ; son âme craint le moindre frôlement, car c'en est assez pour la remuer tout entière ; le monde extérieur l'impressionne violemment, en bien ou en mal, mais l'impressionne, et sa sensibilité a de telles délicatesses qu'elle apparaît mystique, analogue parfois à celle des héros de Maeterlinck qu'une fleur trouble et que le silence étreint. La musique, art d'expression pure, vague et subtile, plonge son être en des extases profondes, entre toutes, celle de Schumann ou de Chopin, les grands sentimentaux... Il a des simplicités et des complications. Ici il dira l'émotion qu'il éprouve à voir "sa main sur la table", et là la joie de toucher presque l'objet de son désir, de n'avoir qu'à avancer le bras, et de passer. Comme il s'est plu à la chasteté, il se plaira à la possession. Il parle quelque part de la complexité inextricable de ses émotions, telle que la moindre aperception éveille en lui des systèmes compliqués, qui font comme un réseau de sensations intimes, et c'est pourquoi souvent elles se contredisent. Il tressaille à la beauté formelle, comme à la beauté morale ou religieuse ; il est la lyre éternellement vibrante, d'où vient la brise qui passe sur ses cordes, et dont la fonction ingénue et si affinée pourtant est de vibrer. Cette sensibilité dénote une infinie tendresse et pourrait faire prendre André Gide pour un mélancolique. Parfois ses écrits ont une teinte grise et discrète, comme s'ils étaient couverts d'une buée de vague tristesse. Mais rien n'est plus robuste que cette âme et plus bellement vivant ; car le tendre et le sensitif est aussi un passionné : les aperceptions si subtiles de son cœur provoquent un éveil de toutes les forces qu'il contient, et s'il a pu se sentir pénétré d'extase devant un paysage, il s'est aussitôt dressé, volontaire, pour l'embrasser et pour l'étreindre. Nous l'avons vu poursuivre un but à travers l'existence et se passionner successivement pour toutes choses ; voilà le trait important de sa nature, qui domine parfois la tendresse et la sauve de ce qu'elle pourrait avoir d'un peu morbide. "Que l'âme ne retombe pas inactive, écrit-il, il faut la repaître d'enthousiasmes." Et ainsi se dresse cette figure sincère qui emplit à peu près tous ses ouvrages de charme, de cris, de joie et d'exaltation. Aussi comme on rêve une âme multiple et tumultueuse, agitée et frémissante, spontanée, toute en exagérations, et comme l'on s'attend au seuil de l'œuvre à des violences déchaînées, on trouve une harmonie dans la liberté, une mesure dans la spontanéité qui étonnent, mais dont la toute simple explication réside dans l'intellectualisme du poète.

Car, à côté de la sensibilité s'est développé l'entendement, faculté contradictoire qui vient la maîtriser et la diriger. Nous avons dit la lutte terrible où vain-

quit l'esprit : c'est qu'il fait partie intégrante de la personnalité d'André Gide, et que, en dehors de ses manifestations presque exclusives, il cotoie sans cesse l'émotion pure. André Gide n'a pas été élevé dans les règles, n'a pas étudié suivant la discipline des livres, n'a pas plié son esprit à la gymnastique des raisonnements philosophiques sans en garder une empreinte ; et certes son âme première y était disposée, et il ne faut pas placer tout sur le compte des influences ; il a aimé les jeux de l'esprit comme des émotions, parce qu'il fut aussi un intellectuel, et s'il s'est posé au début la question de l'"être", ce n'est pas moins par un besoin de sa raison que par une inquiétude de sa sensibilité. Mais quelque varié qu'ait été son contact avec les philosophies, qu'il ait aimé les purs logiciens ou les métaphysiciens de la vie, il a toujours été attiré par ceux d'entre eux qui ont conçu le monde — a priori ou a posteriori — harmonieusement : Spinoza qui l'a développé comme un théorème, Leibniz qui l'a construit suivant des règles de proportion, que résume la monade miroir du monde et qu'il a appelée l'harmonie préétablie, Darwin qui a émis la loi progressive et rythmique de l'évolution, Gœthe qui a puisé dans les sciences naturelles son panthéisme, et aussi l'américain Emerson, et en général tous les philosophes allemands qui édifiaient les systèmes comme des temples, suivant le canon des parfaits rapports entre les colonnes et les frises. Et à l'heure actuelle, quand il semble avoir rejeté toute intellectualité, on la sent là qui veille, car il va aimer les choses pour l'harmonie qui est en elles, pour leur beauté formelle et scientifique et les fruits de la terre pour le rythme de leurs éclosions et de leurs maturités. Et c'est une âme rare, d'équilibre parfait, où les facultés les plus contraires d'émotion, de spontanéité et de réflexion, malgré des crises passagères, ont consenti à vivre côte à côte, sans entraver leur libre développement réciproque, en se renforçant au contraire, en se complétant, et en formant, malgré leur autonomie, un tout unique et achevé.

De là la beauté de cette œuvre qui paraît si reposée, si sereine et si vivante à la fois, de par la double création d'un poète et d'un philosophe. La conception qu'il a de l'art tient dans ces mots, jadis inscrits par Pierre Louÿs, le préfacier des *Cahiers* : "Il rêvait d'une œuvre scientifique et passionnée." Il l'a faite. Pour s'exprimer tout entier avec ses apparentes contradictions, il a voulu employer tous les moyens, et il a abordé successivement, avec une égale sûreté, la confession et l'essai, le poème et le roman, et il faut remarquer que tous ces ouvrages sont écrits sous la forme personnelle ; cet emploi systématique prouve mieux que toutes les explications l'unité constante de cette âme. Il n'a

pas accepté le mensonge de la fiction, et sous des noms divers directement il a parlé. N'ayant à traduire que des émotions et que des philosophies, il est venu, et, sincère, il a été didactique et lyrique, il s'est raconté et chanté.

§

Dans les enthousiasmes de sa jeunesse, il concevait la littérature comme l'extériorisation d'une âme, et le livre comme la confession sincère, inconsciente, artistique par ce seul fait, suivant l'unique procédé de transcrire des émotions et des idées dans leur ordre d'apparition, sans que la raison les déformât sous prétexte de les enrichir et de les coordonner. "Le meilleur, c'est d'écrire au hasard", et cette proposition, les *Cahiers* la développent, œuvre touffue, jamais confuse, où se mêlent les réflexions les plus disparates, où bouillonne toute une jeunesse d'émotion et de pensée, où se rencontrent des tristesses et des exaltations, des paysages et des rêves, des philosophies et des cris ; cette œuvre qui n'est pas une œuvre dans le sens des ouvrages ultérieurs de composition serrée, de tenue artistique et de proportions harmonieuses, mais un document éternel de beauté et de franchise. Il y a dans ces pages une unité morale, une sincérité de passion qui fait que le lecteur est emporté dès les premières phrases comme dans l'intrigue la plus attachante et la plus habilement présentée. Il faut admirer là le manque d'artifice, les phrases inachevées, les mots suggestifs d'états d'âme subtils et lointains, les raisonnements serrés et clairs, posés en alternatives, les tirades éloquentes, les raccourcis d'âme. Car déjà apparaît cette sobriété qui caractérise le génie d'André Gide dans sa maturité ; il craint toujours d'écrire trop et de répéter ce qu'il a dit, de peur d'affaiblir la pensée et l'émotion, et le peu de mots qu'il a employés, il s'y tient, fussent-ils être vagues, et ils se trouvent si spontanés que leur présence seule frappe et explique. Mais un tel livre, qu'on ne saurait trop lire — car on y découvrira chaque fois quelque chose de neuf, telle pensée voilée, profonde et noble, telle clarté mystique et tel divin sourire — un tel livre, dis-je, ne se fait pas une seconde fois. C'est la matière de toute l'œuvre à venir ; elle contient tous les livres futurs, parce que c'est une âme entière, et des désirs, et des volontés, et des aspirations, et des projets même, car on y trouve exposée la poétique qu'André Gide appliquera plus tard en partie.

Voici le plan d'*Allain*, le roman qu'écrit Walter, conçu mathématiquement comme l'*Ethique* de Spinoza, avec toutes les libertés possibles dans ce cadre rigide et le plus de passion : autour de ces échelas, des plantes

grimpantes et des lianes. Et jamais plus vibrant exemple de spontanéité artistique n'a été donné que par ce jeune homme las de tous les jougs, qui veut secouer celui de la syntaxe, celui de l'orthographe même, celui de la prosodie, et qui souhaiterait que la prose eût des règles pour pouvoir les enfreindre. La poésie c'est l'émotion et il veut être le poète ; il cherchera "non point tant l'harmonie des mots que la musique des pensées ; car elles ont aussi leurs allitérations mystérieuses". Et il n'écrira pas en français... "Non ! je voudrais écrire en musique."

Or c'est bien de la musique, les vers gris et tristes d'*André Walter*, la prose rythmée du *Voyage d'Urien*, la strophe large des poèmes récents d'*El Hadj* et des *Nourritures terrestres*, de la musique discrète, intime, nombreuse parfois, simple et pénétrante. Il aura employé ces multiples formes si différentes, par cette même volonté de se renouveler qui l'a déterminé à changer constamment de formule — si formule il y a — à chaque ouvrage entrepris, cette volonté qui nous promet tant de surprises encore et d'inattendues jouissances.

J'ai dit plus haut la raison philosophique des *Poésies d'André Walter*, et comment ç'avait été la première tentative de Gide pour échapper à la vie banale et quotidienne, et pour réellement vivre en une foi. Qu'on ne les prenne pas cependant pour une œuvre philosophique ; rien n'est plus éloigné de la théorie, et si les sentiments suivent un ordre voulu et combiné en vue d'une signification symbolique, ils règnent cependant en maîtres et c'est la pure sensibilité qui s'y meut, tant le cadre est large qu'impose la raison déjà présente (et toujours désormais présente) dans un but d'harmonie, de mesure et non de contrainte. En pièces courtes composées de quatrains aux vers longs et inégaux comme des plaintes, discrets et sourds comme des soupirs, rimés souvent, ou assonancés, et quelquefois en dissonance, se murmurent des désirs et des inquiétudes : les paroles sont simples, douces, presque sans images ; la vie intérieure se trouve projetée en faits très ordinaires d'existence extérieure, et cette veille de l'âme en attente se fait à la lueur jaune d'une lampe. Les sentiments les plus compliqués s'expriment en paroles très claires, et la poésie tient à cette clarté, à cette sincérité délicate qui, tout haut, fait ses réflexions à l'âme compagne, et il y a dans cette sobriété quelque chose de poignant, qui rappelle parfois les complaintes de Laforgue, un Laforgue sans cette recherche verbale qui gêne parfois de très belles pièces...

Nous sommes deux pauvres petites âmes
Que ne réchauffe plus le bonheur,
Nous sommes deux pauvres âmes
Qui ne savons plus être heureuses...

.
 Tu m'as dit : Écoute ! je crois
 Nos âmes sont mystérieuses
 Peut-être qu'elles sont heureuses
 Et que nous ne le savons pas...

Et ce petit livre donne une impression d'humilité, analogue parfois au charme naïf de Jammes, une impression de douceur, de candeur, de délicatesse ; on y sent passer des frissons d'enfants, des petites peurs, celles que peut donner, la nuit, la grand'route, la solitude, et le langage familier qui traduit ces gestes de sensibilité un peu malade contribue encore à envelopper le lecteur d'une atmosphère de vague, à propos de quelque sensation comme celle-ci :

Et nous avons peur de nous endormir
 Parce que l'un sent que l'autre le regarde.†

Quoique extériorisée en le décor, l'émotion là subsistait pure par la volonté de faire intime, et les apparences n'avaient pour but que de représenter plus frappantes des subjectivités. *Le Voyage d'Urien* est encore le récit d'une émotion, exprimée symboliquement ; mais cette fois les apparences ont une importance plus grande ; l'auteur s'est condamné à objectiver le plus possible son émotion, et les paysages multiples qui la traduisent forment presque la totalité du livre. Car il s'agit d'un long poème, et il était difficile de concilier l'étendue de l'entreprise avec la forme purement lyrique, qui ne peut être employée continûment et qui sied surtout à l'expression successive de sentiments restreints. Aussi le sensitif, sans se départir de sa délicatesse d'âme, est devenu un imaginaire, et il a revêtu ses sentiments intimes d'une riche étoffe de nature idéale, où les paysages se créent spontanés et beaux certes, comme des émotions. Dans ce livre plus que dans tout autre, André Gide a réalisé l'œuvre "scientifique et passionnée", et la grande supériorité du *Voyage d'Urien* est d'être un ouvrage harmonieux, complet, auquel on ne saurait rien retrancher, tant il exprime la totalité d'une idée et rien qu'elle. Les parties se groupent, se répondent, se fondent et se renforcent, et au point de vue de l'art pur, auquel on préférera toujours l'art spontané, ce poème serait l'œuvre la plus parfaite et la plus belle de Gide. Mais il contient tant d'humanité et en outre tant de beauté formelle, que la rigueur esthétique y est une qualité de plus, et que d'être contenus les élans paraissent plus sincères. Le rapprochement qui s'impose en cette circonstance est celui des poèmes homériques et en particulier de l'*Odyssée*. La similitude des sujets déjà indique une tendance et il faudrait considérer *Le Voyage d'U-*

rien comme un poème épique, par opposition au poème lyrique réalisé jadis par André Walter. Le chanteur est devenu un conteur ; le monde qu'il traverse ayant une signification symbolique a besoin non plus seulement d'un cri qui manifeste l'émotion par lui provoquée, mais d'une description qui mette en lumière toutes ses particularités voulues, et André Gide est peut-être plus grand conteur encore que grand lyrique. Son esprit lucide voit si clairement les choses qu'il ne trouve aucune difficulté à les exprimer, et il est seul à continuer la tradition des conteurs philosophiques du XVIII^e siècle ; il tient d'eux la grâce, l'aisance, l'élégance et la simplicité. Mais dans un livre comme *Le Voyage d'Urien*, il met plus encore, et ce qui sépare ce livre de *Candide*, par exemple, c'est la poésie, la couleur, le rythme. Nous sommes en présence d'un poème, il faut le répéter, et la façon de conter diffère si le philosophe s'exprime seul, ou s'il se double d'un poète. Quand Homère dit les aventures d'Ulysse, il est un conteur aussi, mais chaque phénomène qu'il constate a pour lui une double valeur représentative et extérieure, d'une part, intellectuelle et émotionnelle de l'autre. C'est, toutes proportions gardées, le cas d'André Gide. Aussi, outre son intérêt moral, *Le Voyage d'Urien* vaut par la fresque splendide d'apparences qu'il déroule ; on y voit l'état d'âme et l'idée harmoniés au décor et à l'atmosphère, et je sais des tableaux sobres, en quelques traits, comme le port de départ dans le prélude, la mer des Sargasses, et la mer de glace, d'une netteté et d'un éclat admirables ; les choses ainsi dépeintes, posément et froidement en apparence, ressortent, vivent par le choix du mot compact et précis, qui est le mot propre, et le seul mot propre. Et il est bien d'un poète le leitmotiv poignant, par exemple, de la première partie : le bain que chaque soir, après chaque étape aux îles de désirs et de tentations, les marins prennent dans l'eau diversement colorée, reflétant les richesses inépuisables du ciel et de la lumière. Il y a un art infini dans ces progressions de style qui partent de la constatation pure et simple, presque sèche, et atteignent à la splendeur de coloris la plus rare, en une trame si homogène que l'accent couvre les mots et empêche presque d'en remarquer l'éclat propre, et dans ces exaltations graduelles du verbe qui vont de la spéculation froide à la passion imaginative la plus exaspérée. La langue pour cette tâche possède toutes les souplesses, elle se plie à tous les sursauts de l'émotion en un rythme que le vers libre même, de ton trop soutenu, n'aurait pu rendre. André Gide voulait jadis dans *Allain* employer "la strophe, mais sans mètre ni rime, scandée, balancée seulement, musicale plutôt". En le présent poème il a réalisé ce rêve, et comme elle est loin la prose des romans

coutumiers ! Ce sont des phrases divisées en propositions courtes, dont chacune forme un élément de cadence à peu près régulier, et qui se perd, et qu'on retrouve plus loin, élargi, diminué suivant la pensée. On rencontre là une haine profonde de l'éloquence proprement dite ; la prose ainsi comprise devient un élément de perfection harmonique au même titre que le vers, et Gide, auteur prodigieux, aussi conscient que spontané, ne l'a pas choisie sans raison.

Depuis, nous avons eu de rares poèmes en vers libres d'une hardiesse admirable, comme ceux d'*El Hadj*, ou d'une simplicité délicieuse, comme la pièce "*Greniers*" qui illustre le mois de décembre du plus récent *Almanach des Poètes*, et où se révèle l'ironiste et le didactique que nous étudierons plus loin.

Le tilleul et la camomille
pour les migraines des familles...

Mais c'est toute l'œuvre de poésie pure d'André Gide, celle qui n'est pas la moins précieuse et qui montre l'aspect le plus facile de son talent.

§

(La fin au prochain numéro.)